

# « ÉLITES MONDIALISÉES ET CITOYENS ENRACINÉS »

Dans un essai remarquable\*, qui a connu un grand succès au Royaume-Uni, le journaliste David Goodhart analyse le lien entre la dislocation du bloc soviétique et les crispations identitaires actuelles.

Propos recueillis par Christian Makarian

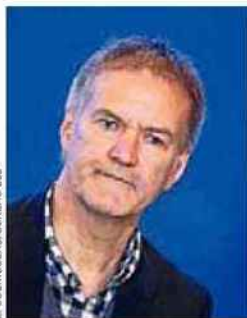
**l'express** En 1989, vous étiez correspondant à Berlin pour le *Financial Times* ; où vous trouviez-vous le soir du 9 novembre ?

**David Goodhart** Sitôt que l'on m'a dit « *Der Mauer ist gefallen* » (« Le mur est tombé »), j'ai traversé Alexanderplatz, où j'ai vu de jeunes cadets en état d'ivresse, ce qui était pour moi inimaginable. Là, je me suis dit que quelque chose s'effondrait et que je vivais un événement historique. Happé par la rue, j'ai rendu mon papier en retard, et loupé l'édition du « *FT* » ce soir-là...

**E** Est-ce que vous voyez un lien entre les difficultés que rencontre actuellement l'Europe et la chute du Mur ?

**D. G.** Sans aucun doute. Le cadre historique dans lequel nous voyons aujourd'hui se développer les différentes formes de populismes découle de cet événement. La fin de la guerre froide a incontestablement instauré une nouvelle phase, que nous appelons la mondialisation. La chaîne d'approvisionnement s'est étendue

jusqu'à la Chine, un grand nombre d'usines ont fermé leurs portes, nous sommes devenus plus ouverts sur les plans économique, social, culturel, mais aussi démographique, avec de nouvelles migrations de populations. L'Histoire s'est soudain accélérée,



L. GUERICO/LAS/BUROU 233

**DAVID GOODHART**  
Ancien correspondant à Berlin du *Financial Times*, il dirige aujourd'hui l'unité démographie, immigration et intégration du groupe de réflexion Policy Exchange.

mais en même temps nos sociétés se sont retrouvées beaucoup plus stratifiées que par le passé, et ceci sur la base du niveau d'éducation des individus.

**E** Comment cela ?

**D. G.** Les universités se sont multipliées, les études se sont généralisées et allongées dans le temps. Dans un livre important, *Vers la société post-industrielle* [1973], le sociologue américain Daniel Bell a démontré qu'au début des années 2000 le pouvoir passerait entre les mains des catégories les plus formées et les plus informées. On a assisté à un transfert de propriété, de bien-être, de santé et de prospérité, qui s'est opéré en faveur de ceux qui disposaient d'un niveau d'éducation supérieur. Cette compétition fondée sur l'intellect a accru les divisions sociales et laissé sur le côté de la route toutes celles et tous ceux qui n'avaient pas le niveau de diplôme requis. Imperceptiblement, les repères politiques traditionnels se sont effacés, comme l'a exprimé Tony Blair dans un discours resté célèbre qui disait que gauche et droite étaient désormais des notions révolues. Les différences socioculturelles sont devenues plus importantes que les appartenances politiques.

**E** Avec quelles conséquences ?

**D. G.** Les questions d'identité, de frontières, de marges géographiques, de territoires ont trouvé une nouvelle résonance. Les citoyens qui ne trouvaient pas de rôle satisfaisant pour eux dans la société mondialiste et décloisonnée se sont davantage accrochés à leur milieu ; ils se sont affirmés comme des « *somewhere* », des gens définis par leur provenance et leur attachement à celle-ci. Dans le même temps, les catégories supérieures, très à l'aise avec le contexte international, ont commencé à regarder les autres avec une certaine condescendance, en pointant du doigt leur inadaptation aux changements. Ce qui a rendu les laissés-pour-compte de la mondialisation encore plus attachés à leur territoire,



R. DEPARON/MAGNUM

**Désillusion** Le cri d'espoir de 1989 n'a pas résonné de la même façon pour tous, estime Goodhart.

à leur environnement immédiat, et a nourri leur nostalgie envers l'histoire nationale, qui, pensaient-ils, les protégeait. Durant les trente dernières années, on a ainsi vu les bénéficiaires et les perdants de la mondialisation se séparer, au détriment d'un sentiment d'appartenance commune.

**La chute du Mur aurait ainsi contribué à effacer les frontières nationales et à renforcer les fractures à l'intérieur des sociétés occidentales ?**

**D. G.** Je crois que oui. Ceux qui ont vu Internet comme un progrès gigantesque, qui ont multiplié les voyages et les déplacements, se sont coupés des autres par leur ouverture au monde, leur mobilité sans frontières, leur facilité à se mouvoir dans un univers qui leur assurait une ascension continue. Mais ce qui faisait leur force a fait l'inconfort des autres. Les gagnants ont de ce fait conçu une sorte de méfiance à l'égard des frontières et des zones restées à l'écart du progrès global ; ils ont pensé que tout le monde pouvait imiter leur

parcours, et ont considéré que leurs intérêts particuliers se confondaient avec l'intérêt national.

**Ce sont ceux que vous appelez les « anywhere » ?**

**D. G.** Oui, non seulement les *anywhere* sont capables de s'adapter où qu'ils se trouvent, mais ils débordent le cadre de l'élite habituelle ; ils ne représentent pas seulement 2 % ou 3 % de la population, mais bien plutôt 25 %, ce qui fait d'eux un véritable moteur de l'économie. Les *anywhere* sont persuadés que leur réussite finit par définir leur propre identité et que celle-ci est de surcroît transposable n'importe où sur la planète, avec de mêmes chances de succès. Mais cette perception des choses traduit un manque d'intelligence émotionnelle. Les classes moins favorisées sont plus conservatrices : elles voient davantage ce qu'elles ont à perdre que ce qu'elles ont à gagner. De surcroît, elles n'ont pas réellement la possibilité de changer de condition ni d'obtenir un meilleur statut.

**Quelle différence faites-vous entre les libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle, qui étaient favorables à l'ouverture et au libre-échange, et les *anywhere* du XXI<sup>e</sup> ?**

**D. G.** Il y a d'abord une différence d'échelle : les classes bourgeoises du XIX<sup>e</sup> étaient une minorité par rapport au reste de la population, ce qui n'est plus le cas des couches éduquées d'aujourd'hui. Ensuite, nous avons connu en Europe différentes versions de l'évolution engendrée par l'Etat-providence et nous vivons en démocratie ; les gens ont la possibilité d'exprimer leur désaccord à l'occasion des élections ou par la mobilisation sociale,

et ils ne se privent pas de le faire. Il faut s'en féliciter, mais cela instaure un contrôle démocratique sur le mode de vie choisi par les citoyens, alors même que les frontières se sont ouvertes sur un modèle de société qui s'est imposé à eux. Beaucoup d'électeurs, par exemple, pensent que l'immigration à grande échelle est contraire à leurs intérêts, ce qui induit un comportement électoral de rejet. Il ne s'agit pas forcément de xénophobie, mais d'une crispation face à des changements trop rapides et trop massifs, qui conduit les *somewhere* à se joindre à ceux qui vivent dans les mêmes zones ou qui partagent les mêmes sentiments de marginalisation. On l'a notamment vu en France avec le mouvement des gilets jaunes. L'identité enracinée s'oppose à la réussite mondialisée. Beaucoup de gens ont été déclassés – dans le sens où ils ont perdu en termes de statut et de respect – ces trente dernières années.

\* *Les Deux Clans (Les Arènes)*.  
En librairie le 13 novembre.